

an depuis que, pour la première fois, elle avait franchi le seuil du petit salon où, près d'un feu clair, à la douce clarté des lampes, Noll Ruthwen l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue.

En ces douze mois, la petite fille avait beaucoup grandi. L'air vif des montagnes d'Ecosse l'avait, de plus, extraordinairement fortifiée : et quand ses vieilles amies d'Arcachon, auxquelles elle écrivait avec une fidèle régularité, trouvèrent un beau jour, dans une de ses lettres, une jolie photographie due à l'instantané d'Olivier, elles eurent quelque peine à reconnaître la nerveuse et débile petite Flor, dans la belle fillette aux joues pleines, aux membres à la fois élancés et robustes dont les yeux et les lèvres semblaient leur sourire de loin.

Lady Augusta avait depuis longtemps quitté le deuil de sa fille, deuil qu'elle n'avait d'ailleurs porté que singulièrement mitigé par les ingéniosités d'une mode complaisante à tous les caprices. D'instinct elle haïssait les nuances austères qui vieillissent la femme par leur cadre assombri, et se prêtent mal à l'adjonction de fanfreluches, de garnitures seyantes et légères.

Elle avait essayé, à plusieurs reprises, d'égayer d'un ruban clair, d'une collerette de dentelle, les robes désespérément noires de Florence ; mais celle-ci s'était, avec obstination, refusée à violer l'intégrité d'un deuil qu'elle gardait, douloureux encore comme une blessure vive, tout au fond de son cœur d'enfant.

C'était même une des causes inavouées de l'éloignement que la comtesse et sa petite-fille semblaient éprouver l'une pour l'autre : le contraste entre les vêtements sévères de l'enfant et les toilettes éblouissantes de l'aïeule les blessait toutes deux avec une égale acuité. Celle-ci, comme une indirecte mais sanglante leçon ; celle-là, comme une sorte d'outrage au culte sacré du souvenir.

Avec le mois d'avril allait venir le seizième anniversaire de la naissance de Gérald Ruthwen.

L'année précédente on était trop près encore de la mort de Flora pour qu'il eût été décent de songer à donner aucune fête à Kilmore-Castle. Mais cette fois, la comtesse prétendait fêter magnifiquement son petit-fils préféré. Il atteignait presque l'âge d'homme, et, doué d'une parfaite éducation mondaine, beau de visage, adroit à tous les sports, on pouvait le considérer, déjà, comme un charmant cavalier.

Lady Augusta annonça donc, plusieurs semaines à l'avance, une grande soirée de gala dont Gérald devait être le héros.

Flor, mandée chez sa grand'mère, fut mise, par celle-ci même, au courant de ses intentions ; et elle apprit également que la comtesse profiterait de cette circonstance pour la présenter solennellement aux amis de la famille qui ne la connaissaient pas encore.

Puisque Florence allait paraître au bal — dans un vrai bal ! — il ne pouvait plus être question pour elle des pauvres petites robes de cachemire ou de cheviotte, noires, toutes simples. Lady Ruthwen se donna la peine, avec une grande condescendance, de lui démontrer cette impossibilité en même temps que la nécessité de se vêtir, enfin, "comme tout le monde".

Bien que son accent n'eût rien de comminatoire et parût même, à Flor, plus doux qu'à l'ordinaire, l'enfant baissa la tête, convaincue, tout de suite de l'inanité d'une résistance plus prolongée à des ordres voilés sous une apparence de désirs.

Elle entendit vaguement lady Augusta lui parler, avec une volubilité inaccoutumée, d'une délicieuse robe "Empire" dont elle venait d'étudier la figurine, et qui ferait ressembler cette étrange petite Flor à un portrait de famille descendu de son cadre.

Ses regards distraits errèrent avec indifférence sur les étoffes merveilleuses étalées dans le boudoir, et que les belles mains de sa grand'mère caressaient avec une puérile complaisance, les entremêlant à plaisir, les froissant sous ses doigts, les disposant en draperies, les faisant onduler, déployées jusque sur le tapis, en vagues molles d'une grâce exquise.

Quand la comtesse, de plus en plus satisfaite, lui dit de choisir elle-même la mieux à son gré, elle désigna au hasard la première venue, et c'est ainsi que, sans trop s'expliquer comment, le soir du fameux bal, elle vit passer dans toutes les glaces de Kilmore-Castle une Flor nouvelle, bien différente de l'ancienne ; une Flor méconnaissable, avec son élégant fourreau "Empire" de bengaline crème aux reflets veloutés, aux plis souples et riches, ourlé de bandes de cygne et orné d'une chéruque de dentelle, d'où émergeait la fine tête brune aux grands yeux de velours.

Gérald devait être le héros de cette fête ; mais ce fut bien plutôt Florence qui en devint la "great attraction". Toutes les curiosités, nuancées d'intérêt et d'une admiration non déguisée, allaient à cette petite fille si étrangement jolie, d'un charme singulier, encore inconnue de la plupart et, jusque-là, à peine remarquée des autres, sinon comme une petite ombre noire, triste et gênante, dont la présence avait fort assombri, durant ces derniers mois, les réceptions de la comtesse.

Surprise de l'attention générale concentrée sur sa frêle personne un peu troublée et, à coup sûr, plus intimidée que ravie, elle se tenait blottie, comme un oiseau effarouché, contre le grand fauteuil d'infirme du jeune lord de Kilmore.

Admirablement belle, son extraordinaire éclat habilement entretenu par un insaisissable maquillage, lady Augusta, en toilette de peluche violette, garnie de guipure d'Irlande et constellée de diamants, recevait ses invités au seuil du grand salon, et leur prodiguait, en châtelaine accomplie, les phrases banales de bienvenue.

— Quelle amabilité d'être venus ainsi en nombre, fêter l'anniversaire de la naissance de Gérald... Un homme de seize ans, *darling* ! Comme ils nous vieillissent en grandissant, ces enfants !...

Et elle riait d'un rire jeune, en disant cela : elle caressait de l'éventail les joues rosées des *young ladies* et des garçonnets imberbes, amis de Gérald ; dans l'échange pressé des *shake-hands*, elle agitait ses beaux bras, aux poignets desquels, sous la transparence des dentelles, cliquetaient l'or des bracelets et étincelaient les pierreries.

— Ah ! que je vous présente ma petite-fille. Noll, mon cher enfant, vous l'accaparez à notre détriment Florence, par grâce, ne soyez pas sauvage. Milady, vous n'aviez pas encore vu cette petite Flor ?

— Mais non. Elle est charmante !

— N'est-ce pas ? reprenait lady Ruthwen aussi triomphante que si le mérite de la gentillesse de Florence lui fût revenu tout entier.

Et Flor devait sourire, saluer, encore saluer et encore sourire à chaque flot d'invités défilant devant "ce pauvre cher Noll". Il lui fallait répondre aux flatteries exagérées que les hôtes de sa grand-mère se croyaient obligés de lui prodiguer. Elle le faisait sans gaucherie, mais avec une timidité ingénue qui lui donnait un charme de plus, le charme si rare maintenant, de l'enfance vraiment enfantine.

On oubliait un peu Gérald, en la contemplant : il parut bientôt que la fête se faisait pour elle plutôt que pour lui. Quand l'orchestre donna le signal de la danse, non seulement des enfants de son âge, mais encore des adolescents comme Gérald et même de vrais jeunes gens vinrent l'inviter.

Etourdie, un peu effarée, — elle ne savait auquel entendre, — elle s'embrouilla dans les promesses, et finit par rire de ce jeu nouveau qui l'amusait. Noll la suivait des yeux, de loin, heureux de la voir jouir de cette soirée qui l'avait d'abord effrayée comme une corvée, un peu triste de n'être pour rien dans son plaisir. Mais il eut vite secoué cet égoïste regret, car nul sentiment mauvais ne pouvait prendre racine en cette généreuse nature.

A chaque arrêt, d'ailleurs, Flor revenait à lui, toute rose dans sa fraise de neigeuse dentelle, une légère moiteur aux tempes, à la racine des petites boucles folles que le tourbillon de la danse avait soulevées autour de son front.

— N'es-tu pas fatiguée, enfant ? lui demanda-t-il entre un quadrille et une polka, en retenant, un instant dans les siennes, les mains gantées de blanc de la fillette.

— Non, j'ai chaud seulement. Et toi, oncle Noll, ne t'ennuies-tu pas de ne point danser ?...

— Pas du tout. Je te regarde voltiger et cela me suffit. Mais tu sais, petite Cendrillon, pas plus tard que minuit. Tu m'as promis. Elle se mit à rire.

— Sois tranquille, je ne m'oublierai pas. Je n'attendrai pas le douzième coup.

— Bien vrai ? un manque de parole me peinerait.

Le regard expressif de Florence lui démontra d'une façon péremptoire l'injustice d'une semblable crainte.

— Minuit, c'est déjà très tard pour une petite fille de ton âge, expliqua-t-il en souriant. Si tu veillais davantage, tu serais ensuite très fatiguée.

— Mais si tu veux, oncle Noll, proposa Flor avec une spontanéité très sincère, je m'en irai tout de suite. Brice n'a qu'à appeler Suzan...

— Quitter déjà le bal ! vous ne vous y plaisez donc pas ? se récria derrière elle lady Augusta qui passait au bras de Gérald.

— Oh ! grand'mère, je vous demande pardon, c'est très amusant de danser, répondit naïvement la fillette.

— Et cet impitoyable Olivier voudrait vous envoyer dormir quand vos pieds battent tous seuls la mesure. Quelle cruauté !

— Ma mère, cette enfant n'a pas l'habitude des longues veillées.

— Raison de plus pour ne pas la priver d'une jouissance si rare. Pour une fois, ne pouvez-vous déroger à vos principes ? Regardez comme elle est animée et comme ses yeux brillent de plaisir. Elle a un succès fou, d'abord. Qui aurait prévu cela ? Mais aussi, je lui ai choisi une toilette !... Dites, Flor, que vous êtes contente d'être belle et que vous voulez rester jusqu'au bout.

Jamais la froide châtelaine ne s'était montrée si tendre envers sa petite-fille qu'en ce moment où elle semblait la défendre contre la rigidité de Noll. Cependant, Florence secoua sa tête mutine et coula, en dessous, un regard de soumise tendresse vers l'infirme.

— Je suis contente du bal et de ma robe, grand'mère ; mais tout de même, j'irai dormir à minuit. J'ai promis à l'oncle Noll.

Lady Augusta la regarda avec stupéfaction.